

mes fait un devoir de visiter, mérite vraiment la peine d'être vu ; car sans parler des riches collections d'œufs et de mollusques qui s'y trouvent, il est en core un nombre considérable de spécimens très-curieux, tels qu'oiseaux, mammifères, reptiles, poissons, céphalopodes et dont l'énumération, serait beaucoup trop longue.

Outre un monstrueux gorille, rareté précieuse, nous mentionnerons une autre pièce qui a spécialement attiré notre attention : c'est un énorme boa constrictor, (Boiguacu) d'environ 15 pieds de long, étouffant dans ces rochers une magnifique gazelle (antilopocapra americana) des Montagnes Rocheuses. Ce groupe superbe et admirablement réussi, fait honneur à l'habileté de son auteur, M. Lechevalier.

M. DUFAURE

GARDE DES SCEAUX, MINISTRE DE LA JUSTICE

Connaissez-vous le houx ?

Ce n'est point un arbre élégant et délicat comme le saule pleureur, ni majestueux comme le chêne aux formes classiques.

Ce n'est pas non plus un arbre lyrique comme le cèdre, un végétal civilisé comme le maronnier, un arbuste aristocratique et mondain comme le lilas blanc, encore moins une plante de serre comme l'oranger et le laurier-rose.

C'est un arbre des bois, âpre et dur, un arbre des terrains ingrats et maigres. Le sol qui crée la plante imprime à ses créations sa nature propre et les façonne à son image. Riche et plantureux, il fait les grands arbres luxurants, mais faibles et de bois tendre, spongieux et mou ; parcimonieux et serré, il fait les arbres trapus, mais vigoureux, tenaces, de bois dense et dur.

Le houx est un de ces arbres péniblement, mais fortement faits. Rien en lui n'est donné au luxe, à l'élégance, à l'agrément ; tout à la force, à la solidité, à la résistance. Il n'est point haut, mais dru et ramassé, sa branche courte et massive n'offre pas, comme celle des autres arbres, un gros paquet de feuilles à son extrémité, dont la pesanteur et la surface permettent au vent d'y peser comme un levier pour la caser d'un coup violent ; cela ne plie guère et ne rompt pas. Sa verdure sombre et luisante, touffue mais serrée, portant au bout de chaque nervure une épine aiguë, se forme en bouffe épaisse, c'est l'arbre-hérissou ; la bourrasque ne le peut jamais frapper qu'obliquement, toujours « suivant la tangente » et jamais de plein fouet. Sa racine, profonde et multiple, se cramponne au rocher, s'incruste dans les fentes. Cela ne s'arrache pas ni ne s'ébranle.

Ce n'est donc point un arbre aimable ni gai ; mais c'est un arbre utile, de service et de défense. La chanson populaire en témoigne quand elle donne au laboureur

« ... La charrue en bois d'étable,
L'aiguillon en branche de houx. »

Eh bien, si j'avais à donner à M. Dufaure des armoiries, ce serait des « armes parlantes » : un houx avec cette devise : « *Qui s'y frotte s'y pique.* »

Allez à Versailles un jour de séance et trouvez-vous vers les deux heures sur la place d'Armes, au coin de la rue Colbert et du Palais. Entre deux heures moins dix et deux heures moins cinq, vous verrez apparaître, montant l'avenue de Saint-Cloud et le côté de la place d'Armes, un petit homme d'allure étrange et que, de loin, à première vue, vous prendrez infailliblement pour un pauvre petit vieux garçon de bureau de ministère.

Une longue lévite d'un noir fumeux ou marron foncé l'enveloppe du col au jarret ; un chapeau noir, que la brosse a négligé, le surmonte et le rapetisse encore. De loin, la forme antique de ce vêtement étonne et tire l'œil ; vous plaignez le pauvre homme que la parcimonie de l'Etat condamne à conserver dans sa vieillesse les modes antédiluviennes de son jeune âge. A mesure qu'il approche, votre impression se confirme et s'accroît. Vous avez vu le gilet

jaune ou brun fané, qui tantôt le sangle et bride sur la poitrine, tantôt, trop large, plisse et grimace ; vous distinguez une cravate, large, à grands plis, tournée sans art autour du cou, mal nouée, montant haut sur la nuque et froissant sur l'ouverture du gilet ses pointes indociles. Des souliers lacés, de bons gros souliers du bon vieux temps, complètent l'ensemble de cette mise médiocrement soignée. C'est bien la tenue d'un pauvre petit employé vieilli dans la bureaucratie.

Attention ! le voici tout près. Vous distinguez ses traits, sa physionomie : vous avez entendu sa voix et rencontré son regard. Vos impressions premières sont à tous les diables. Il n'est plus question du « pauvre employé. » Vous ne savez pas encore « qui c'est » ; mais vous vous sentez en présence de « quelqu'un. »

Ce « quelqu'un » n'est point un Adonis et n'a rien d'engageant au premier aspect : il n'a point l'air commode et n'inspire pas la familiarité, tant s'en faut. La physionomie est rébarbative, le regard rude. L'une n'invite pas, l'autre vous tient à distance. On sent que l'homme est d'abord difficile, point du tout liant, peu disposé aux banalités des relations sociales. Rien qu'en le voyant vous vous êtes dit : « Il ne doit pas faire bon s'y frotter. »

Il marche d'un pas lourd, mais ferme, le haut du corps en avant, un peu courbé, se déplaçant tout d'une pièce, rythmant son pas d'un mouvement roide des épaules, un vrai pas de paysan, rustique et gauche, mais solide et soutenu.

La figure est étrange, on ne peut certes point dire qu'elle soit belle ; mais sa laideur est puissante et ne donne point envie de rire, ni de railler ; de ce facies parcheminé, jauni, tourmenté bizarrement, crevasé de rides profondes, bosselé de saillies et de saillies, se dégage et rayonne je ne sais quelle force de pensée, quelle vigueur de volonté qui s'imposent, dominent l'attention et vous enlèvent la perception des défauts de la forme en vous faisant sentir la supériorité de l'esprit. Le dédain de la forme, c'est le trait caractéristique de sa physionomie. Les minuties, les futilités, les recherches de la toilette, les élégances de la tenue, il les tient pour faiblesses et frijolités et ne daigne en prendre souci, considérant la distinction extérieure comme un vernis de surface destiné le plus souvent à couvrir le vide du fond. On l'a traité d'ours et on a eu tort ; il n'a jamais condescendu à « faire le beau. » Ce n'est pas lui qui se sanglera, comme tel autre, dans un corset, ou se tirera à quatre épingle. Il laisse la parfumerie aux vieux Leaux, les cravates savantes aux diplomates, la correction sévère de la tenue aux jeunes doctrinaires, qui se donnent le « genre anglais. » En toutes choses, qu'il s'agisse d'opinions ou de toilette, il faut l'accepter tel qu'il est ; c'est à prendre ou à laisser. Il est lui-même et ne consentirait point à être autre chose. Les concessions et la docilité ne sont point son fait. Non, pas qu'à l'occasion il manque de souplesse, de savoir-faire, de « nuances. » Mais les ressorts de sa souplesse ne sont sous la main de personne. M. Dufaure n'est maniable que pour M. Dufaure.

Pour les autres, il est roide, bourru, cassant, hérissé. Maintes fois on a dit de lui « qu'on ne savait par quel bout le prendre. » Le fait est qu'il est âpre de surface, rude au contact, tranchant, piquant et acéré. Ses adversaires ne s'y sont jamais frottés sans en porter les marques, et souvent même ses alliés n'en sont point sortis sans égratignures. Sa parole même est affilée et coupante comme l'acier du rasoir ; rien qu'en effleurant elle entaille profondément. Ce qui lui donne ainsi le mordant et le fil, c'est l'ironie. Il est l'ironie incarnée, l'ironie faite homme.

C'est là sa puissance, cette arme terrible

il la possède absolument ; il se l'est appropriée, assimilée, infusée. Tout en lui la respire et en porte l'empreinte ; sa parole, son regard, son allure et jusqu'à son vêtement. Sa lévite est une ironie à l'adresse du frac pincé de M. de Broglie ; sa boutonnière vierge de tout ruban est une ironie qui raille de haut le clinquant dont tant d'autres boutonnières sont constellées. Il a fait des commandeurs, des grands officiers, et n'a pas daigné se laisser faire chevalier. La lisière de laine dont il serre ses dossiers est une ironie ; elle se moque des portefeuilles officiels et les prend en pitié.

L'ironie pétille dans ses petits yeux clairs et grimace dans la moue bourrue de ses grosses lèvres. Qu'il vienne à sourire, et de tous ses traits, de toutes ses rides l'ironie rayonne ; elle transfigure ce visage sévère qui tout à coup devient gouzilleur, et, rien que par le jeu de la physionomie, développe une remarquable intensité de sarcasme. Ces sourires-là sont écrasants et ceux sur qui ils tombent s'en souviennent longtemps. M. de Ravinel en a eu quelque chose le jour où, à propos d'un article de journal dont il n'avait pas compris la forme ironique, M. Dufaure, pour lui en révéler l'ironie, lui en fit sentir à la fois la pointe et le tranchant.

A la tribune, il ne sourit plus, sa figure demeure impassible, sa voix égale, son débit presque monotone. La voix est forte, d'un timbre puissant, rogue, grondante et sonore malgré quelque nasillement. La phrase, toujours correcte, se développe et se déroule sans effort, d'un jet continu, s'accompagnant d'un geste sec, impérieux, qui en augmente la précision. Il ne souligne point ses mots par des inflexions de voix ou par des « temps » calculés. C'est en passant qu'il frappe et sans s'arrêter. Il va droit au but tout en frappant par côté. Il a le coup de collier direct et le coup de butoir oblique. Il enveloppe ses épigrammes dans une parenthèse, dans une incise, ce qui leur donne la force de la surprise et de la soudaineté. On ne voit pas venir le trait, on est perforé sans en avoir senti la piqûre ; par exemple, après, on la sent et cruellement. C'est un des plus rudes démolisseurs que compte le personnel parlementaire.

Ce redoutable joueur a soixante-dix sept ans et les porte gaillardement. Député en 1834, il a conquis en 1839 son premier portefeuille. Deux fois ministre de 1849 à 1851, démissionnaire après le 31 octobre 1851, il est allé à Mazas au 2 décembre. Garde des sceaux et président du conseil sous M. Thiers, tombé avec lui au 24 mai, il est sinon le chef reconnu, au moins l'autorité la plus haute du centre gauche.

Dans l'évolution inévitable qui se dessine déjà et se complètera bientôt, et qui doit faire passer le gouvernement de la droite à la gauche, de la politique d'ordre moral à la politique parlementaire, du septennat personnel à la république conservatrice, M. Dufaure a sa place marquée ; il est, de droit, la clef de voûte de toute combinaison ministérielle.

JEAN DU VESTRE.

La concurrence est la vie des affaires ; en dehors de la concurrence, tout languit. Quel intérêt posséderait un industriel à améliorer sa fabrication s'il était sur le marché ; il améliorerait ses prix probablement, mais sa production resterait stationnaire. Les Compagnies d'assurance contre le feu en étaient là : Liées entre elles par un tarif, elles améliorèrent à leur profit le taux des Primes ; mais la Compagnie *Stalucina*, dont le bureau est au No. 13, Place d'Armes, est entrée dans le champ des assurances ; elle tient, au profit des assurés, à faire une concurrence loyale aux autres compagnies par un abaissement équitable des Primes sur les risques encourus.

UN SOU DE RENTE

Quand on dépense un franc, on se sépare d'un sou de rente perpétuelle.

Beaucoup de prodiges, s'ils s'arrêtaient longtemps et souvent sur cette remarque, deviendraient peut-être avares, comme on voit des passagers, lorsque la nacelle penche d'un côté, se jeter à l'autre et y chavirer.

Que de jeunes gens prennent de bonne heure, sans y prendre garde, la manie d'entrer dans un café dès qu'ils rencontrent un camarade, pour se faire servir mazagrans, chartreuses, vin chaud ou bocks, sous prétexte d'une soif qu'ils n'ont pas ! Que de jeunes femmes, au milieu du jour, sous prétexte de faim ou de langueur d'estomac, cèdent à l'envie d'une friandise, et consument, au détriment de leur santé, tartes, brioches, petits fours, fruits glacés !

Double faute ! La soif et la faim, sollicitées à contretemps, finissent par contracter la mauvaise habitude de se réveiller aux heures où elles auraient dormi ; ce qui était fantaisie, caprice, mode, imitation, se transforme en nécessité et tyrannie : d'où il suit que tous les jours, à la même heure, un sou, deux sous, trois sous de rente tomberont dans le gouffre des regrets, sans compter les désordres de l'estomac et de la digestion.

Et le chapitre des imprévus, qui offre tant de sections, de sous-sections, d'articles, de sous articles et de paragraphes ! En voici un qui ne finirait pas si l'on ne veillait sur lui avec l'attention incessante des sentinelles sur la ligne des grands-gardes.

Exemples :

— Cher ami, où vas-tu ?

— Au Musée, passer quelques heures ; après quoi j'irai demander à dîner chez ma vieille cousine.

— Toujours sage, ce cher Alfred ! Quant à nous, la passion nous a pris d'aller à Saint-Germain faire une promenade en forêt, pour nous plonger dans un bain d'air pur, après six mortels jours d'assiduité au bureau. Mais j'y songe : Paul est malade ; prend sa place dans la calèche, tu admireras la belle nature au lieu des chefs-d'œuvre des arts. Cette étude vaut bien l'autre. Est-ce dit ? Allons, un bon mouvement pour des amis !

Et le soir Alfred constate, en déposant sa bourse sur la cheminée, qu'il a dispersé de vingt-cinq à trente sous de rente dans une partie de campagne dont il n'avait pas besoin, n'étant rentré à Paris que de la veille.

Et d'un ! — Encore un autre.

— Quel plat du jour, garçon ?

— Un navarrin, Monsieur.

— Hum ! il fait bien chaud aujourd'hui pour des sauces substantielles et des farineux gras ?

— Si Monsieur prenait auparavant une tranche de melon ? on le dit délicieux.

— Est-il bien frais ?

— Dans la glace.

— Eh bien, soit !

Le melon arrive et reçoit un accueil distingué.

Après quelques minutes, le garçon revient avec un navarrin fumant :

— Comment Monsieur a-t-il trouvé le melon ?

— Bon, mais un peu froid ; je craindrais...

— Pourquoi Monsieur ne demanderait-il pas un verre de madère ? cela cuit le melon.

— Oui, en effet, donnez-m'en ; je craindrais un embarras dans la digestion.

Et voilà au moins deux ou trois sous de rente qui ont disparu grâce aux conseils intelligents du garçon. Vous n'aviez cependant que l'intention de prendre le dîner ordinaire. Ah ! l'imprévu !

Ce ne sont point les péchés capitaux qui